Leif
Davidsen

À la recherche d'Hemingway



Gaïa polar

Leif Davidsen

À la recherche d'Hemingway

Traduit du danois par Monique Christiansen

« Vous parlez espagnol, vous êtes touriste, vous êtes un pèlerin d'Hemingway, ce qui est la meilleure couverture du monde, à Cuba. En outre, vous vous ennuyez et vous avez envie de voir si la vie peut toujours faire bouillir le sang dans vos veines. »

À son arrivée à La Havane, John Petersen est happé par les saveurs de la vie cubaine : le rhum, les femmes, les épices et la salsa… Mais il a une promesse à tenir, celle faite à un vieux Cubain en exil avec qui il s'est récemment lié d'amitié. Il doit remettre une lettre à sa fille, qui a rompu les liens avec sa famille pour épouser un haut-fonctionnaire du régime castriste.

John commence ses recherches mais sent son estomac se nouer à plusieurs reprises en parcourant les rues de la capitale, il est suivi. Et la distance qui le sépare de sa petite vie bien rangée au Danemark prend soudain toute sa mesure.

Longtemps grand reporter, le Danois **Leif Davidsen** s'est spécialisé dans les pays de l'ex-bloc de l'Est et la Russie, mais aussi l'Espagne. Il nourrit ses intrigues de cette précieuse documentation collectée au fil des années, et excelle à rendre familière et palpitante la politique internationale.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

À la recherche d'Hemingway

du même auteur
chez le même éditeur

Un Russe candide (1997)
La chanteuse russe (1999)
La photo de Lime (2000)
Le Danois serbe (2001)
Le dernier espion (1re édition 1996 ; 2002)
La femme de Bratislava (2004)
L'ennemi dans le miroir (2007)
L'épouse inconnue (2007)
Le gardien de mon frère (2014)
La mort accidentelle du patriarche (2016)

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre National du Livre, Paris.

Leif Davidsen

À la recherche d'Hemingway

traduit du danois par Monique Christiansen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
På udkig efter Hemingway

Illustration de couverture :
© hanoded/iStock/Getty Images

© 2008 by Leif Davidsen.
Published by agreement with Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhague.
© Gaïa Éditions, 2010, pour la traduction française.

ISBN 13 : 978-2-84720-687-6

C’est dans ce qui sépare
ton masque de ton visage nu
que tu mesureras le degré
de ta folie :
car c’est folie
que de prétendre être un autre
en étant seul à le savoir.

Como siempre a Ulla

1

Tout a commencé au cimetière. Pas n'importe quel cimetière, un cimetière poussiéreux où régnait une chaleur torride, tout aussi désordonné que le reste des États-Unis. Je ne sais pas ce que j'avais imaginé. Après avoir vu des milliers de films ou de séries télévisées, nous sommes nombreux à croire tout connaître des États-Unis. J'avais quarante ans révolus et je n'avais jamais mis les pieds sur le sol américain, mais d'une certaine manière, le pays était reconnaissable. Et différent malgré tout. La télé et le cinéma nous trompent en nous montrant juste une dimension plate, qui n'intègre pas la chaleur, la poussière, les sons et les odeurs, ni surtout la diversité des êtres humains. Je regardais avec étonnement les Américains sans me souvenir d'avoir observé ainsi ni les Allemands ni les Italiens ni les Français. Certains paraissaient si énormes que j'étais surpris qu'ils soient tout simplement capables de bouger. Ils se traînaient en short moulant comme des éléphants de mer, mangeaient des glaces et buvaient du Coca-Cola et je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la manière dont ils copulaient, s'il leur arrivait de le faire.

J'avais atterri à Miami deux jours plus tôt et je souffrais encore un peu du décalage horaire. Une souffrance très supportable, c'était plutôt comme si j'avais la tête enveloppée d'un léger duvet. J'en étais à mon tout premier décalage horaire et je pensais que c'était ce dont je souffrais. J'avais conscience d'être ensablé, tout était un peu voilé, et la fatigue me prenait par vagues pour disparaître ensuite.

J'avais loué une voiture depuis le Danemark et fait un petit sacrifice supplémentaire pour qu'on me fournisse aussi un GPS. La voix aimable, légèrement mécanique de l'appareil qui m'indiquait mon itinéraire en couleurs, m'avait guidé depuis l'enchevêtrement des arrivées et des sorties de l'aéroport jusqu'à l'autoroute US Highway 1 et m'avait fait traverser les petites îles et les nombreux ponts qui menaient à Key West. Et là, je ne pouvais guère aller plus loin. Ou bien j'étais arrivé au bout, comme l'aurait peut-être dit ma fille, chez nous, au Danemark,

dans la froidure de février. J'avais l'impression d'être un explorateur. Depuis des années, je ne m'étais pas trouvé seul et encore moins dans un pays étranger. J'avançais dans ce cimetière, à l'heure torride de midi, parce que je cherchais la tombe de Joseph S. Russel.

Le cimetière était en désordre, comme l'avait été au début la US Highway 1, sur pas mal de kilomètres, en tout cas, comme si toutes choses avaient été jetées un peu au hasard : maisons, voitures, arbres, réverbères de guingois, panneaux routiers, rues, et pierres tombales. On en voyait de toutes les grandeurs et de tous les degrés de vieillesse et de décrépitude. Les rares fleurs étaient en plastique. Sinon, la végétation se composait de palmiers et d'une herbe jaune hérissée luttant pour parvenir à la lumière entre les racines des arbres, les pierres tombales effritées et les sarcophages où reposaient des morts oubliés. Ici, apparemment, on ne vous inhumait pas, on vous couchait par terre ou l'on vous coulait dans le ciment à l'intérieur de hautes murailles. Bon nombre de petits drapeaux américains en plastique ornaient les tombes des anciens combattants tombés au cours des nombreuses guerres menées par l'empire. L'historien qui sommeillait en moi contemplait avec un intérêt semi-professionnel un enclos particulier aménagé à la mémoire des morts du navire de guerre *USS Maine*, qui avait explosé en 1898 dans le port de La Havane, contribuant ainsi à décider les États-Unis à déclarer la guerre à l'Espagne. De cette guerre était sortie Cuba, en tant que nation indépendante. Ailleurs, une nouvelle tombe inachevée brillait au soleil : celle de l'un des soldats du coin tombé en Irak. Les fleurs étaient naturelles, mais fanées. Il était mort depuis deux mois.

Cela m'a rappelé que les États-Unis étaient en guerre. Car on ne s'en apercevait pas. Les soldats américains se recrutant chez les pauvres, la guerre ne concernait que deux pour cent de la population. Si le service militaire avait existé, les rues auraient résonné des appels des manifestants. À présent, on n'entendait que le silence, comme celui qui émanait de cette tombe récente du cimetière de Key West.

Sur une pierre tombale, on lisait : *Gone but not forgotten* (*Il est parti, mais pas oublié*).

Ce n'est pas comme ça que ça se passe. Une fois qu'on a quitté ce monde, on est beaucoup trop vite oublié. Merete, par

exemple. Morte depuis huit mois seulement, et j'avais peine à me rappeler ses traits, et quand j'essayais de le faire, je mélangeais les époques. Alors que nous devions fêter nos noces d'argent, c'est à peine si je réussissais à me souvenir d'elle. Debout dans cette chaleur torride, j'ai relu l'inscription et ma gorge s'est serrée. Avais-je pitié de moi ou de Merete ? Ce n'était sûrement que des fadaises, il me semblait presque entendre Merete me le dire, sur un ton souvent un peu offensé. On pouvait être offensé par bien de choses dans la vie. Par beaucoup de fadaises et par d'obscures menaces contre la vie normale.

J'y ai pensé en regardant une autre tombe sur laquelle on lisait : *I told you I was sick* (*Quand je te disais que j'étais malade*).

Elle aussi l'était. Et le mal avait vite progressé. À la fin, elle était aussi mince que lors de notre première rencontre, mais d'une minceur différente de celle de la jeunesse. La maladie la rendait si transparente que j'en étais venu à penser à elle comme à un petit hippocampe. Elle était vivante, mais elle ne vivait pas, et il n'y avait aucune raison de prolonger cette vie-là.

La symétrie et l'ordre bourgeois règnent dans les cimetières danois. Chaque tombe est clôturée par sa haie en miniature, comme la rue des vivants bordée de haies de troènes. Les Danois s'enferment dans des enclos, dans la vie comme dans la mort. À Key West, à première vue, c'était le désordre de l'anarchie et du hasard qui dominait, selon moi. Je n'étais pas particulièrement de bonne humeur. Officiellement, j'étais peut-être en vacances, mais en réalité, je faisais un pèlerinage qui m'aiderait à oublier toutes ces années gaspillées.

N'ayant pas de plan du cimetière digne de ce nom, j'ai arpenté les allées en cherchant. L'endroit était aménagé comme une ville américaine, avec des avenues orientées nord-sud et des rues numérotées d'est en ouest. Des avenues et des rues, c'est beaucoup dire. Asphaltés çà et là, sinon ces sentiers et ces petits chemins étaient assez étroits et poussiéreux. Il faisait très chaud et je transpirais, mais j'avais oublié d'emporter de l'eau. N'ayant pas de casquette non plus, je sentais que ma calvitie naissante commençait à me démanger et à me picoter. Étrangement, on n'entendait aucun bourdonnement d'insectes. Loin d'ici, du côté de quelques maisons basses et blanches, je percevais un léger bruit de circulation couvert par les moteurs des avions de

ligne qui volaient bas au-dessus du cimetière en descendant sur l'aéroport ou en le quittant. Le vent faisait cliqueter les grandes feuilles des palmiers qui se mouvaient comme des éventails.

Je ne voyais pas beaucoup de gens non plus. Un couple encore jeune est arrivé à bicyclette, sur des vélos de location ; sinon, les gens étaient trop raisonnables pour se risquer dehors par la chaleur de midi. Au loin, j'ai vu un homme âgé en train de s'occuper d'une tombe, ou plutôt d'une sorte de caveau familial où se trouvaient des cercueils ou sarcophages de marbre en grand nombre. Plusieurs générations, jusqu'à cent ans en arrière, reposaient côte à côte ou les unes sur les autres. À un endroit donné, on avait aussi enterré les chiens aimés de la famille, décrits en termes affectueux.

L'homme âgé arrosait le sarcophage et l'essuyait avec un chiffon. Je savais que la tombe de Joe ne devait pas être loin de l'endroit où je me trouvais, mais l'absence de plan du cimetière m'empêchait de la trouver.

Je me suis approché de lui et lui ai dit *hello* en anglais. L'âge de ce petit homme à fine moustache était difficile à déterminer, peut-être avait-il soixante-dix-sept ans, peut-être soixante, ou alors quatre-vingts ans ? Très bronzé de peau, il affichait de jolies rides. Il avait tous ses cheveux, n'était pas très grand et arborait une chemisette cubaine, dont je savais qu'elle s'appelait guayabera : une chemise ample à manches courtes, dotée de deux poches et de petites pinces, que l'on porte toujours sur le pantalon. Je rêvais d'en acheter une. Ces chemises de style très relax sont en même temps élégantes, à mille lieues de tout vêtement d'hiver scandinave.

En fait, on pouvait trouver à ce vieil homme une certaine ressemblance avec Franco, le dictateur espagnol, dans ses dernières années. Il avait une petite voix claire et je sentais l'odeur du cigare qu'il tenait à la main. Il m'a dit *Hola Señor*, si bien que je suis passé à l'espagnol.

« Je cherche la tombe de Sloppy Joe. Elle devrait être dans les parages.

– C'est juste, mais personne n'y vient plus. La famille ne s'occupe pas de la tombe », a-t-il répliqué.

Il n'a pas fait de commentaires sur mon espagnol. En Floride, j'entendais parler l'espagnol presque autant que l'américain.

Posant son arrosoir, il m'a dit *vamos* et nous sommes partis dans la poussière.

« C'est étrange, a-t-il ajouté. Joseph Russel était un personnage à Key West. Il connaissait tous les gens en vue, il était l'ami d'Hemingway, mais quand on est mort, cela ne compte pas. Cela n'empêche pas qu'on vous oublie, et la famille cesse de venir vous tenir compagnie. Pourtant, les morts aiment aussi faire un brin de conversation de temps en temps.

– Alors, il faut qu'il se contente des touristes.

– Ils ne viennent plus beaucoup non plus, señor. Ils prennent un verre au bar de Duval, ou bien ils jettent un coup d'œil à la maison de Papa à White Head. Ma femme, elle, n'avait pas de belles relations mais je suis toujours là pour bavarder, même s'il y a plus de dix ans qu'elle m'a été enlevée. »

Il a fait deux signes de croix et levé la tête pour me regarder :

« Vous connaissiez Sloppy Joe ? – Seigneur, je radote ! Vous êtes beaucoup trop jeune pour ça. »

Je lui ai souri :

« Non. Je m'intéresse à cette histoire, c'est tout. À Hemingway. Je suis seulement à la recherche d'Hemingway et de ce qui se rapporte à lui. C'est une sorte de hobby. Je m'y intéresse depuis ma jeunesse.

– Bon. Papa. Paix à son âme. Il était heureux ici. Je n'étais qu'un petit garçon de La Havane, à l'époque, mais je sais qu'il était heureux ici. Il arrivait sur son bateau, avec les gros poissons qu'il attrapait quand il n'écrivait pas. Ici, il pouvait écrire. Un écrivain qui ne peut pas écrire n'est pas un homme heureux, même entouré de jolies femmes et avec du vin dans son verre.

Si ce petit homme avait été enfant à La Havane dans les années 30, il devait approcher des quatre-vingts ans maintenant. Il les portait bien, il se tenait très droit et avait de la prestance. De la prestance, c'était le mot, cela couvrait à la fois sa mimique et ses gestes distingués. Son espagnol était lent et très facile à comprendre, avec cette douceur que l'on trouve dans le cubain ou dans l'espagnol de l'Amérique centrale. Des langues moins dures que le castillan classique que j'avais appris à l'université et à Madrid. Nous avons pris un étroit sentier et il a désigné une tombe.

« Ci-gît Joe. Sa famille ne vient plus, alors, dites-lui quelques mots. Cela lui fera plaisir. C'était un homme festif, qui aimait

boire un verre et tailler une bonne bavette, et aller à la pêche avec les copains. »

Je lui ai tendu la main.

« Merci, je m'appelle John Petersen. John C. Petersen.

– Carlos Gutierrez. D'où venez-vous ?

– Du Danemark.

– Et pourtant, vous parlez l'espagnol si correctement.

– J'enseigne l'espagnol. Je suis professeur au Danemark.

– Ça, c'est extraordinaire », m'a-t-il dit en partant.

C'était peut-être extraordinaire. Les jeunes ne s'intéressaient plus autant à l'espagnol que dans les années 70, où tout ce qui était espagnol, et surtout latino-américain, était romantique et moderne. In, comme on disait à l'époque, trendy aujourd'hui. Je n'étais pas trendy, je ne l'avais sûrement jamais été.

La tombe de Sloppy Joe ressemblait aux autres. Elle était posée sur le sol et le cercueil était couvert de marbre blanc. Sur une pierre plate dressée un peu en biais sur le monument, on lisait :

Joseph S. Russel
Dec 9 1889
June 20 1941
Tho lost to sight
To memory dear (Bien que perdu de vue, cher à notre mémoire.)

Et quelqu'un devait quand même venir de temps à autre, car on avait mis des fleurs en plastique dans deux pots de pierre carrés, à côté de la stèle, et un plaisantin quelconque avait placé un petit bonhomme en plastique ovoïde, aux bras blancs et minces et à la moustache brune, à côté de la plaque portant l'inscription. Comme il n'y avait personne dans les parages, je pouvais aussi bien accéder à la prière du vieillard, je lui ai donc dit en danois :

« Eh bien, Sloppy Joe, me voici enfin. Bois-tu un verre avec Papa, là-haut, dans votre ciel ? Une bière ou un mojito ? Allez-vous à la pêche, aussi ? Je me suis souvent posé la question. Y a-t-il des pêcheurs à la ligne au paradis, et jette-t-on simplement son hameçon dans les nuages ? Comment va-t-il ? Ou bien se pourrait-il que vous ne soyez pas ensemble, parce que les

suicidés ont leur coin attitré au ciel ou en enfer ? J'en ai peur. Peut-être est-il avec les assassins ? Qui sait ? »

Ma voix rendant un son étrange dans ce cimetière brûlant et poussiéreux, j'ai cessé de parler et je me suis essuyé le front. J'avais le vertige et je me sentais mal. Il s'en fallait de peu pour que je donne raison à Merete : c'était une sottise que tout ceci. Ce monde avait connu beaucoup de sottises. Comme celle de s'intéresser à un écrivain américain. Comme celle de prendre place dans un avion. Des touristes idiots qui partaient en voyage charter. Un acte contre-nature et dangereux. Mieux valait accrocher sa caravane derrière sa voiture et partir vers le Midi. C'était aussi sans intérêt d'aller voir le médecin n'importe quand pour des bagatelles. Alors, huit mois après le diagnostic, elle avait disparu.

Et j'étais donc ici, à contempler la tombe de Sloppy Joe, le vieux copain avec lequel Hemingway allait à la pêche et s'enivrait dans les années 1930, du temps où il vivait à Key West et écrivait quelques-unes de ses meilleures nouvelles. J'avais voulu devenir écrivain moi aussi, autrefois, mais cela n'avait pas marché. Au lieu d'écrire, j'ai enseigné en m'appuyant sur ce que d'autres avaient écrit. On voudrait faire tant de choses, étant jeune, mais soudain, on se réveille et l'on a quarante ans, et le temps a fondu comme la neige sous le soleil printanier. Merete était la fille la plus jolie et la plus vive que j'aie jamais rencontrée, mais après la naissance de Helle, elle avait changé et tout lui faisait peur. Peut-être qu'en réalité, ce n'était qu'à la naissance de Bjarke, six ans plus tard, et après sa mort, à l'âge d'un an et demi. Il se portait bien et il était mort, du jour au lendemain, sans que les médecins aient pu expliquer quoi que ce soit. Nul n'avait été capable de nous éclairer et cette obscurité-là ne s'était sans doute jamais dissipée.

Et j'avais pris peur avec elle, ai-je pensé devant la tombe de Sloppy Joe. Peur de prendre l'avion, peur de changer de cap, peur de vivre, peur de quitter cette province sûre où j'allais chaque matin, à bicyclette, travailler dans le lycée où nous nous étions rencontrés quand j'étais en première et elle en troisième, tandis que de son côté, année après année, elle se rendait à pied à la banque où elle avait été stagiaire. Peur de la quitter, car c'eût été l'abandonner. Et seul, qu'aurais-je fait ? D'ailleurs, je l'aimais sans doute ? Nous ne manquions de rien, n'est-ce pas. Les gens adultes, responsables, ne se lancent pas dans des bêtises.

Ici, je ne savais pas ce que je ressentais. J'ai entendu la voix de ma fille adulte, qui me rappelait Merete :

« Alors, bon voyage, papa. Amuse-toi bien avec tes lubies sur Hemingway. Envoie-nous une carte postale. »

Mon vertige grandissait et les fleurs en plastique de la tombe de Joe m'ont semblé se dédoubler, le petit bonhomme en plastique ovoïde a paru bouger sous le soleil et le vent en se moquant de moi. Il me regardait, méprisant, et me taquinait en chuchotant que j'étais un poltron et c'est la dernière chose dont je me suis souvenu, car tout est devenu noir.

Quand je suis revenu à moi, le vieil homme était penché sur moi. Il avait des yeux bruns inquiets et une bouteille d'eau à la main. Son haleine et ses vêtements avaient l'odeur de son cigare, ce qui a renforcé ma nausée.

« Buvez un peu d'eau, señor », a-t-il dit en me tendant la bouteille. Il m'avait redressé contre la stèle funéraire de Sloppy Joe. « Il ne faut pas sortir au soleil sans chapeau », a-t-il ajouté.

J'ai pris la bouteille et bu quelques gorgées d'eau. Cela m'a immédiatement fait du bien. Je me suis recentré sur le monde extérieur et ma nausée s'est apaisée. Un autre avion est passé dans le ciel. Je sentais mon tee-shirt trempé sur mon dos et j'avais au coude gauche une écorchure qui me cuisait. J'étais complètement déshydraté, et pas uniquement à cause du soleil de cette journée. Pendant tous ces derniers jours, y compris le long voyage aérien, je n'avais pas bu assez d'eau. Ni beaucoup mangé, en fait, depuis la mort et les obsèques de Merete. J'oubliais de me nourrir et je ne m'étais aperçu de mon degré d'amaigrissement qu'au moment d'acheter un pantalon neuf. Cela m'allait bien, me disait ma fille, mais en même temps, je voyais qu'elle s'inquiétait.

Je me suis assis et adossé contre le rebord de pierre dur et rugueux.

« Merci », ai-je proféré en reprenant une gorgée d'eau.

Carlos Gutierrez s'est redressé et m'a dit qu'en regardant derrière lui par hasard, il m'avait vu m'écrouler. J'avais perdu conscience pendant quelques minutes. Il s'était permis de m'asperger avec un peu d'eau. Mais je devais absolument faire en sorte de boire davantage. L'eau ne posait pas de problèmes. Elle arrivait par une grosse conduite qui traversait les 166 miles

qui nous séparaient du continent. Il parlait vite, de façon décousue, comme on le fait quand on a eu une frayeur.

Je me suis carrément assis et j'ai encore bu de l'eau. Deux fourmis couraient devant mon pied. Une fois de plus, un avion a survolé le cimetière, un hydravion. Cela m'a fait penser à Donald Duck ou plutôt à Mickey et à Dingo qui partaient souvent en hydravion, dans leurs aventures à la découverte du monde et ils triomphaient de la méchante bande des Ours. Je voulais être comme Mickey ou Tintin, quand je serais grand, me suis-je souvenu en revoyant ma mère penchée sur moi pour me donner une tartine de confiture et le dernier numéro de Donald. Elle me caresse la tête en me disant : « C'est mardi, John, voilà ton journal ! » et je sais que j'ai les meilleurs parents du monde. Ce souvenir a été si intense, dans ce cimetière surchauffé, que j'ai humé ses cheveux et l'odeur de la laque mêlée à celle de la fumée de la pipe de mon père, toujours en suspens dans la maison. J'ai entendu babiller ma petite sœur, par terre, avec ses poupées, et je savais que la journée allait être vraiment bonne. J'ai fermé les yeux, attendu un moment et la vision a disparu. J'ai rouvert les yeux, j'ai levé la tête et vu les yeux bruns et aimables du vieil homme. Il souriait comme s'il avait partagé ma vision.

Je lui ai tendu la main, il l'a prise et m'a aidé à me lever. Il avait la main sèche et ferme et ce vieux corps mince renfermait des forces stupéfiantes. Je me suis remis debout, la tête me tournait toujours un peu.

« Je crois que je vais rentrer pour m'allonger un peu, lui ai-je dit. Mais me permettrez-vous de vous offrir quelque chose plus tard, un verre, un repas… ? »

Il a souri. C'était un gentil sourire dans ce visage distingué et ridé. Cet homme faisait partie de ces gens pour lesquels on éprouve une sympathie immédiate. Mes élèves du lycée auraient dit que le courant passait bien entre nous. Ou employé une expression plus moderne que j'avais oubliée. Et c'était vrai, je sentais entre nous une sorte de connivence et une attirance réciproque, comme cela arrive, beaucoup trop rarement, quand on rencontre un étranger par hasard.

« Je vous remercie, señor. Puis-je suggérer que nous nous rencontrions plus tard au Sloppy Joe, puisque c'est le señor Russel qui nous a réunis ? »

2

J'ai revu Carlos à dix-sept heures, au bar Sloppy Joe de Duval, la rue principale de Key West. En bon passionné d'Hemingway, je savais que ce n'était pas le bar d'origine, qui se trouve à Greene Street. Joe Russel l'a transféré à Duval en 1937 et de nos jours, c'est un attrape-touristes qui profite largement du mythe de Papa Hemingway et exploite au maximum la décennie pendant laquelle l'écrivain a vécu à Key West. Papa est placardé sur les murs de ce bar sous les traits d'un macho, en photo et en peinture : un artiste local le montre avec sa machine à écrire ou armé de sa canne à pêche. Cela marchait fort à l'époque. On s'intéressait à ce genre de détails. Tout était plus calme ce jour-là, mais Sloppy Joe continue de servir de grandes bières pression glacées ou des cocktails.

J'ai pris un mojito en l'honneur du Maître, tandis que Carlos buvait une Corona mexicaine. Il a poussé sa tranche de citron vert dans sa bouteille et bu une longue gorgée. Nous étions dans un coin de ce grand bar ouvert sur l'angle d'une rue. Un guitariste et une machine à musique qu'il activait avec le pied polluaient l'espace sonore, mais nous pouvions converser sans avoir à élever la voix outre mesure.

Presque toutes les tables étaient occupées, surtout par des touristes américains entre deux âges, dont beaucoup portaient des gilets de cuir et des bandanas rouges noués sur la tête. Bien qu'étant de mon âge ou un peu plus, ils essayaient de ressembler aux acteurs d'*Easy Rider*, le grand film d'aventures que mon frère aîné n'arrêtait pas de revoir étant jeune, quand il rêvait de quitter la province. Il ne l'a jamais quittée, mais il a réussi à voler plus souvent qu'il ne l'avait imaginé lorsque l'hélicoptère l'emmenait et le ramenait de la plate-forme de forage de pétrole où il travaillait, au large d'Esbjerg. Lui qui aurait voulu être un hippie avait fini comme contremaître des foreurs et gérant de sa villa, père de deux enfants bien doués. Mais il aurait apprécié ce pays hanté de rêves fallacieux. Car Key West était aussi cela : une île bourrée de vieux, de hippies montés en graine issus du rêve

impossible des années 60 ou de jeunes qui essayaient de recréer ce même rêve impossible. Ils portaient des jeans raccourcis et avaient une guitare dans le dos.

Carlos et moi faisions bien la paire. Nous bavardions comme s'il eût été, pour moi, un ami de longue date, ou un père qui se serait manifesté après des années d'absence. Nous parlions de tout et de rien. Je lui ai dit mon intérêt pour Hemingway, pour son œuvre, bien entendu, mais aussi pour sa vie. J'ai fait rire Carlos en lui désignant une femme obèse avec son mari encore plus gros qu'elle, en train de boire une grande bière pression :

« Ça ne se passait pas exactement ici mais dans l'ancien bar de Greene Street, enfin peu importe. Un jour de décembre 1936, Papa tenait sa cour au Sloppy Joe. Arrive une belle blonde, venue à Key West dans le seul but de le rencontrer. Il était toujours grand et fort, en passe de devenir vraiment célèbre. Il avait trente-sept ans. Cette femme s'appelait Martha Gellhorn, était journaliste et avait vingt-huit ans. Elle s'est assise au bar à côté de lui et a bu autant que lui, verre sur verre, en discutant indéfiniment, si bien et avec tellement de cœur, que Papa a oublié de rentrer chez Pauline qui avait préparé un repas pour lui et les invités qu'il avait lui-même conviés. De cette rencontre était résultée une histoire d'amour ardente qui s'était prolongée en Espagne, pendant la guerre civile. Pauline, alors âgée de quarante et un ans, n'avait pas eu une chance. Ce mariage avait été si orageux et passionné que l'on pourrait écrire des poèmes à ce sujet, mais ça avait cassé, parce que Martha était non seulement belle et sexy, mais intelligente, et qu'elle écrivait de bons reportages sur la guerre civile espagnole, peut-être même meilleurs que ceux de "Hem" lui-même. Il ne l'a pas supporté. Alors, ils ont fini par se haïr aussi intensément qu'ils s'étaient aimés au début. »

Carlos a levé sa bouteille :

« À un mariage comme celui-là…

– À la haine ?

– Aux grands sentiments, señor Petersen. D'après votre description de cette relation, on dirait que chaque journée était un jour où le sang coulait, si chaud et si fort que les cœurs s'enflammaient. Plutôt cela que de rester tranquille à attendre un repas chaud. »

Je lui ai souri.

« Pourquoi vous intéressez-vous à un écrivain américain défunt ? »

Je lui ai raconté que mon intérêt datait de mes années à Madrid, avant notre mariage, à Merete et à moi, quand j'avais vingt-trois ans, elle vingt et un et qu'elle était enceinte. J'avais vécu non loin d'un des anciens bars d'Hemingway, où j'apportais souvent mes livres parce que ma petite pension était glaciale pendant les mois d'hiver. Plus tard, ç'avait été ma façon à moi de voyager dans mon fauteuil. À travers ses livres, j'avais parcouru le monde en compagnie de l'écrivain. Maintenant, je voulais le faire pour de bon. Merete avait laissé à sa banque un bon capital retraite. Et j'avais dans l'idée de m'en servir pour faire des bêtises. Ma fille était sur la bonne voie, comme on disait toujours au Jutland : elle poursuivait des études à Århus et s'était mise en ménage avec un juriste prometteur, très ambitieux et passablement ennuyeux. J'avais promis d'appeler Helle dès mon arrivée aux États-Unis, parce qu'elle s'inquiétait pour moi, mais je ne l'avais pas encore fait.

Carlos m'a raconté que pendant bon nombre d'années, il avait tenu un bureau de tabac dans la rue principale de Key West. La boutique s'y trouvait toujours. Son père avait possédé rien moins qu'une plantation de tabac à Cuba, mais Castro et les communistes la lui avaient confisquée. Quand Carlos mentionnait Castro, ses yeux noircissaient et il crachait son nom. Sinon, il donnait l'impression d'être calme et détendu, mais quand je l'ai interrogé d'un peu plus près sur son passé cubain, il a détourné la conversation et s'est lancé dans une description très vivante du Key West d'antan. Avant la grand-route, il n'y avait que des ferries ou le chemin de fer. L'île et la ville n'étaient autres qu'un trou de province somnolent peuplé d'originaux. Le rythme y était lent et grande la tolérance envers les excentriques. Les échanges abondaient entre Key West et Cuba, distante d'environ cent cinquante kilomètres. Il y avait des ferries réguliers, des bateaux de pêche et des yachts privés, et l'île était un paradis pour les contrebandiers du rhum et des cigarettes.

« Les gens de Key West ne se sont jamais aperçus de l'existence de la Prohibition, m'a dit Carlos. C'était ce qu'appréciait quelqu'un comme Hemingway. Ici, il vivait à sa guise, d'ailleurs,

les États-Unis étaient un pays très moral, à l'époque, mais pas Key West, cette île tropicale située très loin du continent. »

Le premier soir, après être allés au Sloppy Joe, nous sommes descendus au port où nous avons contemplé, comme tout le monde, le coucher du soleil rouge sang sur la mer. Le coucher du soleil attirait les touristes et les charlatans qui affluent là où se rassemblent les touristes, autrement dit dans la majeure partie du monde, de nos jours. De grands bateaux de croisière quittaient lentement le quai pour disparaître à l'horizon, en route vers de nouvelles destinations, toujours les mêmes malgré tout. Dans le port de Key West, on trouvait des baraques où l'on se faisait lire les lignes de la main ou tirer les cartes. Très peu pour moi. De petites échoppes vendaient des boissons ou des en-cas et différents jongleurs et autres artistes de rue se disputaient l'attention du public. C'était à la fois un peu kitsch et très sympathique. J'ai acheté pour chacun de nous une boisson dans un gobelet en plastique, et nous sommes restés là, agréablement silencieux, à contempler le soleil qui s'est mué en une orange sanguine avant de disparaître dans la mer.

Le rythme de Key West me plaisait. Je me suis réveillé de bonne heure parce que les coqs de la ville se sont mis à chanter. On voyait de la volaille courir partout – une particularité de plus. Je me suis levé à sept heures et j'ai pris mon petit déjeuner à l'hôtel qui faisait face à la maison d'Hemingway, aujourd'hui transformée en musée, et que j'ai passée au peigne fin dès le tout premier jour : une maison jaune de deux étages, imposante, bien entretenue, dans un jardin clos et verdoyant. J'y ai consacré le temps nécessaire pour m'imprégner de son époque et de son esprit. J'ai vu le lit de l'écrivain, son bureau sis dans une petite tour, à côté de la maison. Partout, des chats qui descendaient de ceux de l'époque de Papa. Leurs pattes avaient six doigts. J'avais rêvé d'être là, dans sa maison de Key West et j'y étais, avec bon nombre d'autres visiteurs. Le rêve se révélait peut-être avoir été meilleur que la réalité. Je me suis efforcé de « sentir » Hemingway en contemplant sa machine à écrire, les photos sur les murs, le lit à deux places, la baignoire et le jardin fermé à l'ombre du phare, avec la piscine que sa seconde femme avait fait installer. C'était Pauline qui avait maintenu l'écrivain en vie et payait les factures. Son père était riche, elle avait acheté et aménagé cette maison

dans laquelle il menait une vie terriblement oisive, en fait. Hem, comme l'appelaient ses amis avant qu'il ne devienne Papa, se levait tôt, la cuisinière noire lui servait son petit déjeuner, puis il retournait dans sa chambre qui surplombait la piscine, et là, au deuxième étage, il écrivait entre trois cents et sept cents mots. Après le déjeuner, il faisait la sieste, puis il sortait, soit pour aller nager, pêcher ou boire au Sloppy Joe. Il n'avait aucune obligation à la maison, ni envers les enfants ni pour les courses ni pour la cuisine. C'était la vie d'autrefois. J'aurais dû être écrivain. C'était dans cette maison qu'il avait écrit quelques-uns de ses meilleurs livres.

Dans une petite boutique, on proposait des mugs, des cartes postales et autres bricoles, mais j'y ai acheté un livre, que j'ai lu à l'hôtel, sur la vie d'Hemingway à Key West. Je n'y ai rien trouvé qui fût nouveau pour moi, mais je me suis régalé de cette description d'événements et de gens qui, cinquante ans plus tôt, avaient dû passer à vingt mètres de l'endroit où je me trouvais pour entrer dans une maison qui n'avait pas changé.

Mon hôtel se composait de bâtiments anciens, en bois, entourant une petite piscine. Le petit déjeuner était frugal selon les normes américaines : un yaourt, du jus de fruits, des muffins avec de la confiture ou un fromage doux à tartiner et du café américain léger, ce qui me convenait parfaitement. La plupart des autres clients étaient des Américains du continent, actuellement couvert de neige et de glace au nord de la Floride, alors qu'ici la chaleur régnait et l'on se faisait bronzer. Seul à une table en plastique ronde, j'écoutais les bavardages insignifiants de mes voisins et cela m'allait très bien. Ou alors je lisais, à côté de la piscine ou dans un café du port. J'allais me baigner à l'ancienne base militaire devenue parc national. On pouvait louer un équipement de plongée sous-marine, un tuba, et étendu dans l'eau claire, je regardais les poissons nager lentement, tandis que des pélicans se laissaient bercer à côté de moi, comme s'ils espéraient que j'allais m'armer d'un harpon pour leur procurer leur pitance. Au lieu d'utiliser ma voiture de location, je me promenais à pied, car la ville n'était pas grande.

Un jour, je suis allé à la pêche sur un bateau charter. Je n'ai pas capturé grand-chose. J'avais espéré prendre un gros makaire, ou un espadon, mais aucun des quatre clients qui avaient partagé

les frais du bateau n'a pêché de gros poisson. En revanche, j'ai bavardé avec le propriétaire, un agent de change de New York à la retraite. Il n'avait pas vraiment besoin d'argent, mais il s'ennuyait et trouvait amusant d'emmener des gens à la pêche. Il habitait Key West depuis cinq ans et avait à peu près mon âge. Il avait opté pour une retraite anticipée parce que, comme il le disait : *I made a killing and left in time. (J'ai réussi un beau coup et je suis parti au bon moment.)* Il avait la conversation facile. J'aimais bien les Américains, parce qu'ils bavardaient sans problème de tout et de rien. Nul besoin de bien se connaître ni de retourner plusieurs années en arrière. Les gens parlaient simplement sans retenue. C'était purement superficiel, ce qui me convenait tout à fait.

Mon plus grand plaisir a été de conduire ce puissant speedboat. Le propriétaire m'a laissé la barre et j'ai été fier comme un gamin quand il m'a complimenté pour la manière dont je maniais son bateau. Le moteur était un peu plus puissant que ceux dont j'avais l'habitude, cependant le bateau obéissait très bien à la manœuvre et était étonnamment facile à diriger. J'avais grandi au bord de la mer, comme Merete, mais alors qu'enfant et adolescent, je faisais de la voile dans le fjord presque tous les jours par tous les temps, Merete était particulièrement sujette au mal de mer. De ce fait, après notre mariage, j'avais cessé d'aller en mer et vendu ma part du voilier que je partageais avec un camarade.

J'ai fait de longues promenades dans Key West.

Une fois sorti de Duval, la rue principale, on continuait à sentir que Key West était une petite ville de province assoupie, au rythme sudiste particulier. Les palmiers se balançaient doucement dans le vent, il y avait de grosses fleurs rouges et des arbres étrangement noueux dont les racines semblaient pousser comme les doigts du diable. De grandes maisons et des habitations moins spacieuses, plus pauvres dans les rues latérales, et c'est dans l'une de ces maisons, non loin de la mer, que vivait Carlos Gutierrez. C'est là qu'il m'a invité ; nous nous connaissions depuis exactement une semaine.

Au cours des journées qui avaient suivi mon petit accident, nous nous étions rencontrés au Sloppy Joe pour prendre un verre avant de descendre au port avec tout le monde pour contempler le coucher du soleil. Notre conversation continuait à rouler

facilement, sur des sujets qui devenaient plus sérieux. Bien que nous nous appelions par nos prénoms, nous nous en tenions au cérémonieux *Usted* espagnol. Je savais que sa femme, Carmen, était morte dix ans plus tôt, malgré ses douze ans de moins que lui. Je savais qu'il avait cinq enfants, neuf petits-enfants et deux arrière-petits-enfants et qu'il était âgé de soixante-dix-huit ans, mais c'est seulement chez lui que j'ai appris que sa préférée parmi ses rejetons, il ne la voyait jamais. C'était une fille, sa dernière-née, une retardataire arrivée quand ils croyaient que Carmen n'aurait plus d'enfant, mais selon lui :

« Dieu nous a souri, même s'il met aussi toujours les hommes à l'épreuve. »

Il m'a demandé si je voulais lui faire l'honneur de venir manger dans sa modeste maison. Son invitation est tombée après que j'eus mentionné mon intention d'aller à Cuba pour visiter les lieux fréquentés par Hemingway. Nous avions déjà parlé de Cuba et de Castro. Je ne détestais pas Cuba sous le régime de Castro, mais je n'étais pas communiste, ce qui l'a tranquillisé. Je n'étais pas spécialement engagé politiquement, ça s'arrêtait là. Castro était à Cuba depuis toujours et bon nombre de gens de ma génération le considéraient, avec Che Guevara, comme un héros révolutionnaire et pendant un bref laps de temps, mon grand frère et moi avions épinglé dans notre chambre l'affiche du Che, parce que c'était la mode et que cela irritait beaucoup notre père.

Il semblait que Castro approchait de sa fin, que son régime déclinant allait disparaître en même temps que le communisme en Europe. Carlos ne partageait pas mon optimisme. Citoyen américain, il se considérait cependant comme un Cubain. Il ne le disait pas directement, mais j'avais l'impression qu'il souhaitait mourir à Cuba.

Sa maison était petite, peinte en blanc et entièrement entourée, comme beaucoup d'autres à Key West, d'une galerie où se trouvaient deux fauteuils en osier usés et une balancelle pour deux. Carlos m'a souhaité la bienvenue un peu cérémonieusement et il m'a fait asseoir dans l'un des fauteuils en me donnant un de ces mojitos que j'aimais beaucoup, chose qu'il savait après nos séances au Sloppy Joe. De nouveau, la soirée était tiède et merveilleuse, une douce brise apportait sur la ville le parfum

de la mer. J'avais mis une chemisette à manches courtes et un bermuda. Carlos portait sa guayabera habituelle et un pantalon clair. Je ne l'avais jamais vu vêtu d'autre chose. De grosses fleurs rouges, dans un vase, exhalaient une odeur un peu écœurante, comme un parfum bon marché. Je suis resté un moment sans bouger, mon verre à la main, mais en l'entendant s'affairer à la cuisine, je me suis joint à lui. Il avait mis un poulet au four et deux casseroles sur le feu. Cela sentait bon. Il a coupé de grosses tomates juteuses en morceaux qu'il a posés sur un petit plat.

Ensuite, il m'a fait visiter la maison, qui comprenait une cuisine ouverte et deux vastes séjours, une chambre à coucher meublée d'un grand lit et deux chambres avec lits superposés, où ses enfants avaient sans doute dormi. Les meubles, peu nombreux, étaient anciens et usés, mais ils restaient beaux. Dans la cuisine et la chambre à coucher, des photos joliment encadrées représentaient une femme un peu forte, mais belle, qui devait être Carmen, et d'autres photos, sans doute celles de ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. On voyait clairement que Carmen paraissait un peu plus jeune que Carlos, et pourtant, elle était donc morte la première. Peut-être de la même maladie que Merete. Tout était propre et charmant. Il y avait aussi une photo de Carlos en uniforme tenant par la taille un autre homme, tous deux armés d'une sorte de mitraillette reposant sur leur coude.

« Mais c'est vous, Carlos, n'est-ce pas ?

– Oui, John. C'est moi et mon meilleur ami, Fernando. Il n'est pas revenu de la baie des Cochons.

– Vous avez participé à l'invasion de Cuba ? Quand cela a mal tourné ? »

Cela remontait à 1961, quand un groupe de Cubains en exil avaient tenté de faire débarquer un contingent à Cuba pour renverser la nouvelle révolution de Castro. Mais ils avaient été massacrés sur la plage.

« Vous voulez dire le jour où nous avons été trahis par ce fils de pute de Kennedy ? Non, je n'y ai pas participé, malheureusement.

– Mais vous vous entraîniez ?

– Je m'entraînais à mort. Je n'étais pas aussi jeune que certains, je devais donc travailler dur, mais je suis tombé malade trois jours

avant l'invasion. Une quelconque crise de paludisme, que j'avais attrapé dans les marais de Floride où nous nous entraînions. J'ai supplié pour qu'on m'emmène, mais mes camarades n'ont pas voulu m'écouter. D'ailleurs, j'étais presque hors d'état de marcher. Je délirais, m'ont-ils dit. Alors, je ne les ai pas accompagnés.

– Heureusement.

– Vous trouvez vraiment ?

– Carmen aussi, j'imagine ? »

Il s'est mis à rire. Il avait un très joli rire, presque féminin.

« Elle a remercié Dieu d'avoir envoyé un moustique pour me contaminer afin que j'échappe aux balles de Castro et de ses bandits communistes. Venez, allons manger. »

C'était un repas simple, mais délicieux, que le vieil homme avait préparé dans sa sympathique cuisine fonctionnelle et qu'il a accompagné d'un vin rouge du Chili et d'eau glacée. J'ai réussi à lui en faire dire un peu plus sur la période qui avait précédé l'invasion ; Carlos était un fort bon conteur, qui a su me faire revivre, pendant le dîner, sa période d'entraînement et l'ambiance de l'époque. Il avait fait une soupe à la tomate froide assaisonnée à point, aromatisée avec une épice inconnue, mais forte. Puis est venu le tour du poulet, qu'il a servi avec ce mélange de riz et de haricots que les Cubains appellent moros y cristianos, comme je l'ai découvert par la suite. Nous avons mangé dans sa galerie. Étant relativement loin de l'animation de la rue Duval, nous n'entendions que le bruit lointain d'une moto en train de démarrer dans un fracas de tonnerre, qui ricochait sur les palmiers puis s'éteignait, ainsi que des voix d'enfants dans un jardin voisin.

Carlos Gutierrez avait été convaincu de leur victoire contre les jeunes rebelles de Castro qui avaient conquis La Havane le 31 décembre 1958. Avec les armes américaines et le soutien de l'aviation, les exilés devaient débarquer dans la baie des Cochons et se battre pour rejoindre la capitale. Puisque Castro avait commencé avec une poignée d'hommes dans les montagnes de la Sierra Madre, ils allaient faire de même. Car ils étaient persuadés qu'après leur débarquement, le peuple cubain se lèverait pour les aider. Ils seraient des centaines et des centaines, tous motivés. Tous prêts à mourir pour que Cuba redevienne libre, disait-il.

Son regard s'est fait lointain. Il a allumé un cigare, m'en a offert un, mais j'ai refusé en le remerciant. N'ayant pas fumé depuis de nombreuses années, je ne tenais pas à recommencer.

« On rampait dans les marécages de la Floride, John. On rampait dans la fange, sous les cris et les injures de nos instructeurs. Comme je n'étais plus très jeune, je devais travailler plus dur que les autres, je vous l'ai dit, mais j'étais fait d'un autre bois. Comme un vieil arbre solide qui a surmonté une quantité de tempêtes et qui en sort renforcé. Mon état physique était bon, je tirais avec précision parce que ma main ne tremblait pas et je travaillais dur, de sorte qu'ils m'ont nommé chef de peloton, mais je ne suis pas parti. »

Ce qu'il me racontait, en fait, c'était l'histoire à l'envers. À l'instar de la plupart des gens de ma génération, j'avais grandi en considérant Fidel Castro, Ernesto Che Guevara et les autres jeunes révolutionnaires comme des héros qui avaient libéré Cuba de la dictature corrompue de Batista. L'invasion des Cubains en exil, en 1961, avait été planifiée avant que John F. Kennedy ne soit nommé président et les forces des envahisseurs se composaient surtout de mafieux et de semi-fascistes de droite qui avaient exploité la population cubaine avant que la révolution ne les force à prendre la route des États-Unis. C'était même l'opinion générale chez les gens de mon âge. Pendant de nombreuses années, la révolution cubaine et ses chefs barbus avaient profité d'une auréole particulière, mais à présent, Castro était un vieillard qui refusait de mourir ou d'abandonner un régime communiste périmé. Il avait le même âge que Carlos et les deux hommes donnaient l'impression d'être des dinosaures datant d'une époque révolue, enterrée avec le XX^e^ siècle.

En tout cas, j'avais enseigné moi-même à mes élèves du lycée que l'invasion avait échoué pour plusieurs raisons. Le peuple cubain n'était pas venu en aide aux exilés cubains qui les envahissaient. Ils ne souhaitaient pas le retour de la dictature. C'était le président Eisenhower qui avait accepté d'armer et d'entraîner les forces de l'invasion sur la recommandation de la CIA, mais Kennedy ne voyait pas ce projet d'un bon œil, bien qu'il n'ait pas empêché son exécution. Le soutien aérien promis aux envahisseurs avait fait défaut. Prévenu de l'invasion des exilés, Castro leur avait opposé un feu plus puissant que le leur à l'aide de tanks

et d'artillerie soviétique. L'Union soviétique avait bien entraîné les forces cubaines. Les pertes avaient été importantes, l'invasion avait échoué et Castro avait eu ses martyrs et il s'était servi de l'image de son ennemi pour maintenir le moral de la population pendant toutes les années de crise, où la révolution cubaine avançait en claudiquant.

Carlos ne voyait pas les choses ainsi. Il voyait la main de Dieu dans la plupart des choses, fermement convaincu qu'à un moment donné, Dieu libérerait son île. Il espérait simplement que ce serait de son vivant.

Il m'a servi un café corsé et un verre de rhum cubains, qu'il m'a dit conserver pour des occasions spéciales. Je commençais à me sentir un peu ivre, pas trop ivre, mais d'une ivresse agréable, que je n'avais pas ressentie depuis très longtemps. Ni Merete ni moi n'avions refusé un bon verre de vin, une bière et un schnaps pendant le déjeuner de Pâques, mais à mesure que je vieillissais, l'alcool produisait sur moi un effet contraire. Il me donnait sommeil, me privait de ressort et je finissais par m'allonger sur le canapé. Autrefois, l'alcool me stimulait et me rendait grivois. Plus jeune, Merete non plus n'avait rien contre. En fait, nous en avions vraiment profité pendant des années. Puis elle avait perdu son intérêt pour la chose, ou bien c'était moi. Cela ne s'était pas arrêté tout à fait, mais les intervalles étaient plus prolongés, même si cela pouvait se passer tout à fait bien. Jusqu'à ce qu'elle tombe malade, évidemment.

Dans la galerie de Carlos, je me sentais alerte et attentif, présent et vivant. J'avais l'impression d'être en pleine forme, comme disaient mes élèves quand ils me félicitaient pour mon enseignement : « Vous étiez vraiment en pleine forme, aujourd'hui, John », me disaient-ils directement, ainsi que le font les jeunes de cette génération, même à Ringkøbing. D'ailleurs, c'était aussi quand j'enseignais que je me sentais le plus présent et vivant. Les collègues de mon âge se plaignaient beaucoup, parlaient de la valeur marchande de leur maison et de retraite anticipée, alors que j'ignorais comment je m'occuperais si je n'enseignais pas. J'aimais bien les jeunes et j'aimais les intéresser à ce qui m'intéressait. C'était avant de découvrir que cela me convenait fort bien de flâner dans Key West, sans rien faire de ce que j'avais été éduqué à considérer comme étant raisonnable et adulte.

J'ai vidé mon verre de rhum au goût à la fois âpre et doux. Carlos me l'a rempli de nouveau et il s'est levé pour aller chercher une photo qu'il m'a tendue : la photo d'une femme d'environ trente ans, au visage ovale encadré d'une coiffure courte. Elle était blonde, avait de larges lèvres sensuelles rouges, des dents blanches et un sourire qui ne semblait pas atteindre ses yeux. Ses épaules brunes étaient nues et l'on voyait le haut de sa belle poitrine.

« Elle est très belle. Je comprends que vous devez avoir aimé votre femme comme vous aimez cette fille-là, lui dis-je en lui rendant la photo.

– Je vous remercie señor. Peut-être devrions-nous nous tutoyer ?

– Peut-être bien. »

Carlos a levé cérémonieusement son verre et j'ai levé le mien.

« Trinquons à l'amitié, John, a-t-il dit.

– À l'amitié, Carlos », ai-je répondu en buvant la moitié de mon verre.

Carlos a posé son verre avec précaution et pris la photo.

« C'est une vieille photo, mais je n'en ai pas de plus récente. Ma cadette s'appelle Clara, c'était la prunelle de nos yeux, malheureusement elle a fait un autre choix que le nôtre. Elle vit à La Havane, où elle a servi Le Barbu. Je n'ai ni parlé avec elle ni eu de ses nouvelles depuis la mort de sa mère, mais à présent, je crois que pour elle, le moment est venu de me contacter. J'ignore combien d'années Dieu me donnera, il peut me prendre n'importe quand. Il me reste donc peu de temps. Peut-être t'a-t-il envoyé, mon ami danois qui parle notre langue, pour me signaler que le moment est venu. Il m'est interdit de partir pour ma belle île natale et je ne peux pas le faire, alors, je voudrais te demander, mon nouvel ami du Danemark, si tu veux emporter une lettre pour ma fille, quand tu te rendras à Cuba à la recherche de Papa ? »

J'ai pris la photo et je l'ai regardée à nouveau.

« Volontiers », ai-je répondu sans savoir ce que j'acceptais en réalité.

J'ai observé attentivement Carlos. Il avait les yeux un peu humides, bruns et voilés, mais loyaux. De la sueur barrait son front. Je percevais toute chose avec intensité et voyais tout

nettement. J'ai entendu le cri-cri des grillons et une poule qui remuait dans l'obscurité. J'ai senti le ciel étoilé et goûté le rhum.

« Je le ferai bien volontiers, ai-je repris. Mais dans ce cas, il faut me raconter son histoire. »

3

Carlos était peut-être un peu ivre. Sa voix tremblait légèrement, en tout cas, quand il a mis sa main sur la mienne et m'a remercié. Ce geste un peu trop chaleureux, de nouveau, était peut-être dû au tempérament des Cubains, bien loin de la pragmatique modération nordique et du malaise que j'éprouvais à faire montre de mes sentiments. De plus, Carlos introduisait Dieu dans l'affaire ; pour ma part, je pensais que Dieu avait autre chose à faire. J'avais grandi dans une région du Danemark où Dieu jouait toujours un rôle, et j'étais membre de l'Église danoise, mais c'était Merete qui avait conservé la foi de son enfance et à qui il arrivait de dire, par exemple, qu'Untel était retourné chez lui, auprès de Dieu.

Carlos disait que c'était Dieu qui nous avait réunis. Que Dieu avait voulu que j'aie un malaise au cimetière de Key West au moment précis où Carlos Gutierrez pouvait venir à mon secours et qu'une grande amitié chaleureuse en naîtrait. C'était très latin, et même un peu trop pour un Jutlandais comme moi, mais il m'était sans doute difficile de comprendre ses sentiments. Il avait une fille, proche de lui géographiquement, mais si inaccessible dans la stricte réalité, qu'elle aurait aussi bien pu se trouver de l'autre côté du globe. Il l'adorait, visiblement, et d'une façon qui, à ce moment-là, m'était tout à fait incompréhensible. Elle était proche, et très loin malgré tout.

À Key West, nous étions plus près de Cuba que de Miami. En compagnie des autres touristes qui photographiaient comme des enragés, j'avais vu ce machin rouge sombre qui marquait l'extrémité sud des États-Unis et lu l'inscription : *Cuba, 90 miles*. Mais La Havane aurait tout aussi bien pu être sur la lune. Son propre gouvernement interdisait à Carlos d'y aller et s'il enfreignait la loi et s'y rendait en passant par Mexico ou le Canada, comme le faisaient des citoyens américains, il aurait à coup sûr été arrêté à Cuba.

Telle qu'il la racontait, l'histoire de Clara était assez simple, mais la souffrance et le désespoir manquent souvent dans ce

genre de récits. Les affrontements, les disputes, les luttes sentimentales intérieures et extérieures. La brutalité et les règlements de compte latents peuvent être aussi sanglants, mentalement, que le suintement des blessures, des années plus tard. Dans le récit de Carlos, les sentiments ne manquaient pas.

Clara était une adolescente tout à fait normale, à Key West, où l'on menait une existence agréable et assez détendue, une vie qui n'était pas seulement celle d'une ville touristique trépidante, mais la vie d'un petit coin de la province américaine, où l'on se souciait les uns des autres. Avec, par-dessus le marché, une solidarité forte et chaleureuse entre les Cubains d'origine.

Arrivée sur le tard, Clara était gâtée, aussi à cause de sa beauté. Très tôt, les garçons avaient commencé à tourner autour de la maison où nous nous trouvions, des « chiens mâles à la langue pendante », comme disait Carlos avec un mélange de colère et de fierté. Intelligente et studieuse, elle faisait également partie de l'équipe de natation et avait été la reine du bal de fin d'année. C'était aussi elle qui avait obtenu le plus grand nombre de voix au moment de l'élection de la personne susceptible d'avoir le plus de chances de réussir dans la vie. Elle était la petite dont Dieu leur avait fait don sur le tard et celle qu'ils aimaient plus que tout au monde. Surtout Carlos, parce qu'il était un père un peu âgé, comparé aux parents des camarades de sa fille. Il se rappelait l'admiration qu'elle avait pour lui, toute petite. « Qui aime autant leur père que les petites filles, avant d'être assez grandes pour s'intéresser aux garçons ? » disait-il avec une nostalgie qui faisait mal à entendre. Je me suis souvenu moi-même tout à coup, dans sa maison de Key West, du temps où Helle était petite et de la vie d'autrefois, simple et sans tralala. Je le croyais, en tout cas. De la confiance avec laquelle les petites filles prennent la main de leur père. De leur façon de grimper sur leurs genoux et de poser leur tête sur l'épaule de leur père pour le regarder tendrement. De leur façon d'écouter les mots sages qui sortent de la bouche de leur père. Je comprenais Carlos et ma propre fille m'a manqué, pas ma fille actuelle, mais Helle petite. La petite Helle qui courait au-devant de son père, un ruban dans les cheveux, devant la maison que nous avions louée pour les vacances, et Merete souriante, si jolie dans son nouveau bikini. Tout n'avait pas été triste. C'est pourquoi je savais ce